

Lorsqu'un dimanche après-midi de 1996, Joni Sigérius l'avait emmené à la ferme afin de le présenter officiellement à ses parents, la poignée de main du père de Joni lui avait fait l'effet d'un étau. "C'est vous qui avez fait la photo", avait-il dit. Ou était-ce une question ?

Peter Buwalda

Bonita Avenue

roman traduit du néerlandais (Pays-Bas)
par Arlette Ounanian

Siem Sigérius était un homme trapu, à la pilosité sombre et dont les oreilles forçaient d'emblée le regard. Elles étaient pommées, comme si on les avait plongées dans de la friture et Aaron, qui avait fait du judo, avait identifié les fameuses oreilles en chou-fleur [...]

“LETTRES NÉERLANDAISES”
série dirigée par Philippe Noble

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Recteur d'une des plus grandes universités des Pays-Bas, Sigérius est un homme bien sous tous rapports, grand mathématicien et grand sportif, ancien champion de judo. À cinquante ans, il est pressenti pour devenir ministre de l'Éducation et entrer dans le cercle étroit du pouvoir. Chef heureux d'une famille recomposée, Sigérius a élevé les deux filles de sa seconde épouse. L'aînée, Joni, est une jeune femme brillante dont il est fier.

Compagne d'un photographe prénommé Aaron, Joni a mis au point un système pour booster en secret son ascension sociale. Mais c'est compter sans la libido paternelle : chaque nuit, Sigérius rejoint sur le Web quelques créatures de rêve. Ainsi découvre-t-il une beauté ravageuse, dont l'élégance suggestive lui rappelle étrangement... sa fille Joni.

Après vérification, la belle alanguie sur l'écran de ses nuits est bien Joni, laquelle évolue sur un site pornographique dont elle est l'unique propriétaire, une entreprise qui nourrit l'ambition dévorante de la jeune femme.

Ce premier roman est digne des plus grands textes de la littérature noire d'aujourd'hui. Milieu du sexe et puissance planétaire du Web, violence extrême de l'image et destruction de toute morale : l'histoire de cette jeune femme d'affaires met en scène de façon grandiose la perversité de notre époque. Dans un monde où personne n'est ce qu'il paraît être, où le scintillement des écrans cache un magma de pulsions et de vice, l'irruption de la vérité provoque une monstrueuse explosion qui propulse les individus sur l'orbite de destins incontrôlés.

PETER BUWALDA

Peter Buwalda est né en 1971. Après avoir été journaliste et rédacteur dans une maison d'édition, il se consacre aujourd'hui à l'écriture. Bonita Avenue a remporté un immense succès aux Pays-Bas. Il est en cours de traduction dans de nombreux pays européens ainsi qu'aux États-Unis.

Titre original :

Bonita Avenue

Éditeur original :

De Bezige Bij, Amsterdam

© Peter Buwalda, 2010

© ACTES SUD, 2013

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-01738-5

PETER BUWALDA

Bonita Avenue

roman traduit du néerlandais (Pays-Bas)
par Arlette Ounanian

ACTES SUD

Je suis quelqu'un de très doué. Je sais, ce n'est pas bien vu de faire sa propre pub, n'empêche, c'est un fait. Le judo est un sport très dur et qui demande beaucoup de sang-froid. Dans la vie, je me suis souvent fait avoir, je suis un grand naïf, mais sur le tatami, c'est différent. Là, je suis une machine à calculer.

WIM RUSKA

Je suis à vous ce que le gladiateur était au citoyen romain, voyez-vous.

SASHA GREY

Lorsqu'un dimanche après-midi de 1996, Joni Sigérius l'avait emmené à la ferme afin de le présenter officiellement à ses parents, la poignée de main du père de Joni lui avait fait l'effet d'un étouffement. "C'est vous qui avez fait la photo", avait-il dit. Ou était-ce une question ?

Siem Sigérius était un homme trapu, à la pilosité sombre et dont les oreilles forçaient d'emblée le regard. Elles étaient pommées, comme si on les avait plongées dans de la friture et Aaron, qui avait fait du judo, avait identifié les fameuses oreilles en chou-fleur dues aux frottements rapides et répétés de manches en coton rêche le long de leurs pavillons qui se froissent et s'écorchent entre des corps aux muscles bandés et des tapis rugueux, au sang, au pus qui affluent entre le cartilage et la peau, fine comme celle d'un bébé. Ceux qui ne se soignaient pas en gardaient des boursouffures et des bulbes calleux. Aaron avait deux oreilles tout à fait ordinaires, intactes, et à la peau de pêche. Les choux-fleurs étaient réservés aux champions, aux mecs monomanes qui se frottaient soir après soir au tatami. Les choux-fleurs, ça se méritait, ça engloutissait plusieurs années d'une vie d'homme. Il était évident que le père de Joni les portait comme un trophée, une preuve d'endurance et de virilité. Autrefois, lorsque Aaron avait à affronter au cours d'un tournoi un de ces bestiaux aux oreilles marquées, il en avait des sueurs froides. Pour lui, des choux-fleurs à l'horizon, c'était mauvais signe. Il ne valait pas un pet dans les tournois. Il avait répondu, pour ne pas montrer qu'il était impressionné : "Je fais toutes sortes de photos."

Les oreilles de Sigérius avaient remué brièvement. Ses cheveux crépus, coupés court, étaient comme un morceau de feutre collé sur son crâne large et plat. Bien qu’il se vêtît de costumes ou de pantalons en velours côtelé et de polos Ralph Lauren, l’uniforme des patrons, de ceux qui ont réussi leur vie professionnelle, à cause de ces oreilles, de ce corps qui faisait penser à un buffle, jamais on n’aurait imaginé qu’il était à la tête d’une université et encore moins qu’il passait pour le plus grand mathématicien néerlandais depuis Luitzen Brouwer. Un homme doté d’un tel physique, on s’attendait plutôt à le voir travailler dans le bâtiment ou en veste fluorescente, la nuit, sur l’autoroute, auprès d’une cuve de gou-dron. “Vous savez très bien de quelle photo je parle”, avait-il dit.

Joni, sa sœur Janis, Tineke, leur mère, la femme de Sigérius, tout le monde dans le grand salon savait à quelle photo il faisait allusion. C’était la photo qui avait été imprimée en grand format dans le journal de l’université Tubantia, le petit campus situé dans les bois entre Hengelo et Enschede et dont Sigérius était le recteur. Il y figurait, sur le bord du canal d’Amsterdam au Rhin, nu à l’exception d’une cravate, jambes écartées et pieds dans l’herbe boueuse et aplatie, ses organes génitaux bien visibles sous son ventre discrètement rebondi de quinquagénaire. La photo avait été reprise le lendemain par la plupart des journaux nationaux, du *NRC* au *Telegraaf*, puis par *Bild* et un quotidien grec.

“J’ai ma petite idée, en effet”, avait avoué Aaron qui se demandait si Joni avait parlé ou si Sigérius l’avait tout simplement reconnu : le long photographe chauve de *Tubantia Weekly* qui, lors d’événements publics, bourdonnait comme un taon autour du recteur avec son appareil photo reflex. La seconde solution lui semblait plus flatteuse, tout le monde, sur le campus, aurait été flatté d’avoir été remarqué par la figure charismatique qui, en ce moment même, lui écrasait les doigts.

Depuis son entrée en fonction en 1993, Siem Sigérius était le centre rayonnant de l’université Tubantia, un soleil ardent autour duquel huit mille étudiants et universitaires laborieux tournaient sur leurs petites ellipses pépères, étonnés mais reconnaissants qu’il ait choisi de réchauffer leur campus et non pas La Haye où il avait refusé un poste de secrétaire d’État ou l’une des grandes universités américaines qui se disputaient ses faveurs. La première

fois qu'il avait vu le père de Joni, c'était à la télévision quelques années plus tôt, il habitait encore chez ses parents, à Venlo. En août, après le bac, son frère et lui étaient devenus de fanatiques spectateurs de l'émission télévisée *Invités de l'été* et, au cours d'un de ces dimanches soir instructifs et agaçants, ils avaient vu, face au présentateur Peter Van Ingen, un mathématicien qui pratiquait le judo ou un judoka qui s'adonnait aux mathématiques, un homme, en tout cas, qui commentait avec une aisance égale les fragments qu'il avait choisis, sur Wim Ruska, le jazz swing, Tokyo 1964, le comique André Van Duin ou des documentaires sur les nombres premiers et le dernier théorème de Fermat. Aaron se souvenait d'un petit film dans lequel un physicien loquace avait réussi à les convaincre, son frère et lui, qui étaient pourtant des littéraires dans l'âme, qu'ils comprenaient quelque chose à la mécanique quantique. ("Richard Feynman, précisera Sigérius plus tard, nous venions de l'enterrer.") Quant à lui, le héros de l'émission, il caressait sa barbe de plusieurs jours tout en parlant d'informatique, du cosmos, de Maurits Escher, comme si tout autre sujet n'était qu'une perte de temps. Il s'avéra qu'il s'était mesuré à Geesink et Ruska dans des tournois de judo mais que s'il était l'"Invité de l'été" c'était surtout pour s'être vu décerner la médaille Fields, que le présentateur qualifiait de prix Nobel des mathématiques.

Depuis, Sigérius était devenu le scientifique préféré des Néerlandais. Régulièrement, après une journée de travail au campus, il débarquait dans l'émission de *Barend & Van Dorp* ou dans un autre magazine d'information où il décryptait des sujets d'actualité, époustouffant d'intelligence et néanmoins à la portée de tout un chacun, sans employer un seul mot de jargon. En tant que photographe du *Weekly*, Aaron l'avait serré de près lorsqu'il avait emménagé dans l'aile du campus réservée au rectorat, et ce que son appareil avait vu, tout le monde l'avait vu : l'homme que Tubantia attendait. Par sa seule présence, il débarrassait de sa pusillanimité régionale leur université lilliputienne et légèrement encroûtée. Dès son discours inaugural, il avait promis de faire de Tubantia le meilleur centre universitaire de recherche des Pays-Bas et le JT de 20 heures avait diffusé la phrase le soir même. Il attirait les médias comme un aimant : dès que le mot "université"

était prononcé quelque part, ses oreilles en chou-fleur apparaissaient sur le petit écran et le recteur de Tubantia, au nom de leur université, donnait son avis sur la place des écoles doctorales néerlandaises dans le monde, sur les filles et la technique, sur l'avenir d'Internet, peu importait le sujet. Et Sigérius attirait les savants renommés avec la même facilité. C'était dommage, peut-être, que sa médaille Fields ne soit pas un prix Nobel, bien sûr, c'était dommage, cependant son aura de génie des maths fascinait ceux qui étaient susceptibles d'investir dans la science fondamentale, les parlementaires nuls en maths mais spécialistes d'éducation, les géants de la téléphonie et les concocteurs de microprocesseurs qui installaient leurs labos autour du campus. Et peut-être que les tout nouveaux bacheliers avaient, eux aussi, vu ses joues mal rasées à la télévision ; et gardons-nous bien d'oublier les chères têtes blondes, il fallait, année après année, les attirer dans ce trou perdu de la province de Twente, comment ensorceler ces enfants, comment les charmer ?

Le joueur de flûte de Tubantia, le sexe à l'air. Il avait dit : "Du beau travail !" et il avait lâché la main d'Aaron.

La photo avait été prise un dimanche après-midi à Houten, immédiatement après les Varsity, les courses interuniversitaires d'aviron. Blaauwbroek, le rédacteur en chef de *Weekly*, avait dit à Aaron que quelque chose se préparait : l'équipage du bateau de Tubantia comptait un skiffeur olympique et un garçon qui faisait partie de l'équipe nationale d'aviron, sélectionnée pour les Jeux d'Atlanta. Et on ne voyait pas tous les jours un recteur d'université sacrifier son jour chômé pour se rendre au canal d'Amsterdam au Rhin en autocar, au milieu d'étudiants éméchés. Pendant les courses mineures, il avait surveillé Sigérius du coin de l'œil, l'homme se tenait entre le bar et la tribune en bois, sur l'herbe de la berge inondable, entouré d'un *rat pack* d'éternels étudiants, des lèche-Siem, du genre prêts à tout pour être dans les petits papiers du recteur. Sigérius avait l'air de se plaisir au milieu de ces jeunes gens. Il les avait entraînés à sa suite hors des villes, ils avaient essaimé au campus, mettant le grappin sur des boulots d'étudiants auprès de la direction ou à la communication, se pavanant avec leur invitation au barbecue annuel que Sigérius donnait dans le jardin de sa ferme aménagée. Aaron avait

ressenti un pincement de jalousie. L'homme jouait-il la comédie ou prenait-il vraiment plaisir à être là ?

Blaauwbroek avait eu du nez : ce fut un après-midi historique pour Tubantia, pour la première fois en cent douze ans d'existence des régates, la course avait été remportée par un quatre en pointe d'Enschede. Aaron était sur la tribune venteuse lorsque la joie avait éclaté autour de lui, c'était une explosion de vivats éraillés, de crissements de plastique des gobelets à bière qu'on écrasait et, comme les membres des corps étudiantes ne dérogeaient jamais à la tradition, sur la rive, le noyau fanatique de ces jeunes gens s'était débarrassé illico de ses vêtements pour plonger, nus comme des vers, et nager jusqu'au bateau – le moment où son œil s'était posé par hasard sur le recteur, et ce qu'il faisait, lui, n'avait rien de traditionnel. Sigérius avait, d'un mouvement brusque, jeté son gobelet de bière à moitié plein dans l'herbe, avait traversé la mare boueuse qui le séparait de la rivière – Aaron était déjà descendu de la tribune et suivait avec son objectif le recteur qui se débarrassait de son costume en riant comme un gosse, tout y passa, d'abord la chemise, les chaussettes, les sous-vêtements – sauf la cravate, une cravate de l'équipe bien sûr, il ne pouvait pas ne pas acheter une cravate de la corpo, il était membre d'honneur de tous les locaux ayant une licence de débit de boissons – et juste avant qu'il ne rejoigne les garçons au pas de course pour plonger avec eux dans le canal, Aaron avait crié son nom, "Sigérius !" et l'avait photographié en pied à une distance de quatre mètres environ.

Le père de Joni avait raison, c'était du beau travail, c'était, à tous points de vue, une photo sensationnelle. Elle était dynamique, l'homme qui remplissait l'image avait le pied appuyé sur l'éminence du gros orteil, les bras lancés en l'air, et bien que le haut de son corps semblât déjà s'élancer vers la bande d'eau scintillante en arrière-plan, il regardait l'objectif, la bouche ouverte sur un cri, les yeux furieux. Le soleil de l'après-midi plaçait le corps dénudé dans une forte lumière rasante, la composition semblait bien réfléchie : la main gauche de Sigérius montrait plus ou moins le bateau au loin sur le canal, comme sur une photo de sport stylisée, l'air vibrait de résonances olympiques grecques – mais tout cela n'était que du blabla de photographe, la raison

pour laquelle les quotidiens voulaient cette photo était évidente. Sur place, à Houten, il avait déjà eu une prise de bec d'un bon quart d'heure avec une fille des relations publiques de l'université Tubantia, sa photo ne pouvait être publiée sans l'autorisation du service communication, autorisation qu'il n'obtiendrait pas, évidemment. Par contre, il avait été accueilli le lendemain matin à la rédaction comme s'il était Robert Capa lui-même. "Et comment que je vais la publier, cette photo, avait rugi Blaauwbroek, elle va aller à l'imprimerie dans une voiture blindée, et je m'allongerai à côté sur la presse s'il le faut."

Depuis, la photo du recteur dénudé s'étalait partout, en grand format au-dessus du bar de la cantine du club d'aviron, sur les tee-shirts des clubs d'étudiants en ville, sur l'affiche annonçant la grande fête de l'été au campus. Aaron l'avait vue sur la porte des WC dans des résidences d'étudiants. Et, coïncidence ou pas, Sigérius faisait de plus en plus l'objet de spéculations sauvages, dans les clubs sur la place du Vieux-Marché, dans les fêtes du campus. Le recteur aurait traversé l'Union soviétique et la Chine avec Ruska pour se rendre au Japon et ils auraient laissé quelques bistros russes en ruine derrière eux. Il aurait, après son exploit mathématique, subi une série d'électrochocs dans un asile en Amérique ; il aurait eu des enfants d'un premier mariage qui seraient de la graine de potence. Il suffisait de regarder la photo de plus près pour que le désarroi vous prenne aux entrailles. Tout le monde pouvait voir que ce que les oreilles de Sigérius annonçaient se confirmait, s'intensifiait sous son costume deux-pièces impeccable, d'un bleu marine monotone la plupart du temps, parfois gris clair avec un trait crayeux : le corps dévoilé de façon si indécente était vigoureux, nerveux, dur, indestructible, "sec" pour le dire en termes sportifs. Un corps qui appelait les commentaires, tout comme le tatouage visible sur le sein gauche : exécuté dans une mauvaise encre bleue à matelots, il trônait à l'emplacement du cœur de Sigérius et représentait deux caractères japonais qui, Aaron le savait, signifiaient "judo". C'était déconcertant, comme une marque au fer rouge, car non seulement les tatouages étaient plutôt rares en 1995, ils étaient également du dernier vulgaire. Néanmoins, ils s'accordaient parfaitement avec le physique de Sigérius, l'homme-singe qui aimait se balancer sur

les pieds arrière de sa chaise et s'agrippait de justesse au bord de la table pendant les réunions du conseil d'administration, qui faisait des mouvements de trapéziste pour se décoincer les muscles des épaules pendant la pause-café, jetant des regards à la ronde comme s'il voulait tabasser ses partenaires avant que les discussions ne reprennent, c'étaient des trous de serrures sombres par lesquels le campus entrevoyait des fragments de vie d'un Sigérius relégué aux oubliettes, un loubard, un hercule qui avait commencé son époustouflante carrière par deux titres de champion de judo européen, un bagarreur qui aurait dû connaître aux Jeux olympiques de Munich le temps fort de sa vie.

Dans les interviews des journaux, ils pouvaient lire qu'en 1972, leur recteur, tout comme Ruska, avait de bonnes chances d'obtenir l'or olympique mais que la fatalité l'avait frappé un peu moins d'un mois avant les Jeux : Sigérius avait traversé la Biltstraat à Utrecht pour aller acheter une viennoiserie et, savourant à l'avance le goût sucré du flan, il avait été renversé par un scooter dont le marchepied en fer lui était passé sur la jambe. Crac, fin d'une carrière internationale. La théorie que les journalistes, étudiants ou scientifiques ne se lassaient pas d'entendre, c'était que s'il n'avait pas voulu manger une viennoiserie ce jour-là, le véritable miracle de la carrière de Sigérius ne se serait pas produit. Le miracle de l'avenue Antonius-Matthaeus, ainsi qu'il le nommait lui-même, d'après le nom de la rue d'Utrecht où il était resté cloué au lit avec un plâtre qui lui montait jusqu'à l'aîne, dans un petit appartement à l'étage. Au cours de ce sombre hiver 1972, après les Jeux, le père de Joni, brisé physiquement et moralement, avait trouvé "l'Olympiade des mathématiques, concours annuel des Pays-Bas" égaré dans un carton parmi des *Panorama*, *Libelle* et autres magazines féminins, un petit livre qui contenait les énoncés de problèmes particulièrement ardues à l'intention des lycéens les plus doués, et, pour tuer le temps, il avait commencé à griffonner des calculs dans la marge. Le lendemain matin, il avait résolu tous les problèmes.

Ce qui s'était passé exactement pendant ces vingt-quatre heures, quelle porte de sortie s'était ouverte dans son cerveau de sportif traumatisé, on ne le saurait probablement jamais, mais les faits étaient là et force était de constater qu'il avait, en trois ans,

terminé des études de mathématiques avec mention très bien et les félicitations du jury à l'université d'Utrecht, soutenu sa thèse de doctorat avec un brio sidérant, et qu'il était parti avec sa famille pour Berkeley, Californie, au début des années 1980. Et là aussi, il avait atteint des sommets olympiques. Dans la théorie des nœuds, une branche des mathématiques qui tente de découvrir les différentes façons de faire un nœud dans un bout de ficelle – on ne pouvait pas résumer son œuvre mathématique de façon plus claire et plus succincte –, ce Ramanujan des faubourgs d'Utrecht avait fait une percée qui lui avait valu la médaille Fields en 1986, au Congrès international des mathématiciens organisé tous les quatre ans par l'IMU.

Toute cette histoire lui revint en mémoire quand il reconnut la femme sur le siège d'en face. Malgré sa métamorphose, Aaron sut immédiatement qui elle était. De biais, en face de lui, à côté d'une jeune femme portant l'uniforme rouge brique de telle ou telle chaîne de magasins, c'était bien la mère de Joni. Une lueur stroboscopique blanche déclenchée par l'anxiété l'aveugla.

Il avait été brusquement arraché à un sommeil sans rêve, et bien qu'il se trouvât toujours dans le rapide à destination de Bruxelles – ils avaient déjà dépassé Liège –, sa situation avait drastiquement changé pendant la demi-heure où il avait dormi. La voiture était bondée à présent, la lumière du dimanche soir qui traversait les vitres semblait plombée, c'était une lumière belge, interrompue et troublée par le paysage vallonné. Tineke Sigérius – il le vit dans l'instant où il l'aperçut, la tempe appuyée contre la vitre du compartiment – fixait, l'air absent, la ronde des collines wallonnes et des villages blottis autour de leur clocher. Sa première pensée fut : fuir, s'arracher, mais le chemin d'escampette était encombré de voyageurs – se lever et se rendre à l'autre bout du train était mission impossible. Son corps réagissait comme s'il escaladait une colline escarpée à toute allure. Il resta ainsi, haletant et transpirant pendant plusieurs minutes, s'efforçant de se calmer en attendant la confrontation.

Il ne se passa rien. Lorsqu'une secousse ou un bruit soudain arrachait Tineke Sigérius à la contemplation du paysage, il sentait ses yeux glisser sans s'arrêter sur sa silhouette nerveuse. *Elle*

faisait semblant de ne pas le reconnaître. Elle est prise au piège, elle aussi, pensa-t-il. Elle non plus ne voulait pas de ça. Elle avait dû s'asseoir en face de lui par hasard, trop contente de trouver une place libre dans le train bondé du dimanche soir et ce n'était qu'une fois installée dans son coin qu'elle l'avait remarqué. Elle avait dû être soulagée de voir qu'il dormait, une chance finalement, qui lui laissait un peu de répit pour décider de sa stratégie. Elle était montée dans le train à Liège, ce qui lui semblait plus étonnant que le fait qu'elle se rende à Bruxelles. Qu'est-ce que Tineke Sigénius pouvait bien faire à Liège? Cela faisait une huitaine d'années qu'ils ne s'étaient pas parlé, qu'il ne savait pas ce qu'elle était devenue, bien des choses pouvaient avoir changé dans sa vie. Peut-être que Sigénius et elle avaient quitté Enschede, peut-être qu'entre-temps, Sigénius était devenu commissaire européen et qu'ils habitaient en Belgique? La coïncidence lui semblait énorme et injuste. Peut-être étaient-ils séparés, peut-être qu'elle vivait seule? Elle avait probablement un autre gendre, riche, et qui avait réussi dans la vie. Il fantasma, s'apitoyant sur son sort avec complaisance, que Tineke ne se rendait pas à Bruxelles mais à Paris, la ville où ses petits-enfants vivaient, où Joni vivait et travaillait depuis des années (son aventure américaine ne devait pas avoir outrepassé deux ans, évaluait-il) et où elle gérait une famille avec un couillon de première, un type au visage large, cheveux noirs coiffés en arrière et boutons de manchette en platine, il le voyait ouvrir la porte d'entrée laquée de leur villa et tendre les bras à sa belle-mère en haut du perron de granit.

À moins qu'il ne fasse erreur? Il jeta un rapide coup d'œil vers la vitre dans l'espoir que sa conscience lui jouait des tours. Non, c'était bien la mère de Joni. Mais qu'est-ce qu'elle avait maigri! Elle semblait diminuée de moitié; ses hanches, si étroites que c'en était irréel, étaient moulées dans un pantalon brun à fines rayures, elle portait une veste cintrée par-dessus un chemisier couleur crème et d'élégantes bottines à talons pointus qui, aux pieds de la Tineke d'autrefois, auraient transpercé le châssis d'une voiture. Ses cheveux mi-longs grisonnaient, ce qui lui seyait plutôt, ils étaient savamment torsadés sur sa tête curieusement plantée bien droit sur ses épaules, ce que la plupart des gens interprétaient comme un signe d'énergie, de liberté et même de sympathie

mais qui lui, le laissait dubitatif à l'époque déjà où elle était sa belle-mère : méchante, ou simplement irascible? Et maintenant, on découvrait le pot aux roses : la mansuétude avait fondu avec la graisse, définitivement semblait-il. Bien qu'elle ait gagné en féminité, le résultat était miné par un excédent de peau flasque autour des joues et du menton, par ses paupières passées au rose qui retombaient, déçues, sur ses cils. L'air perfide d'une vipère.

Les Sigérius n'étaient pas à leur place dans un compartiment de train belge, leur place était dans la province de Twente où il les avait laissés il y a huit ans. C'était justement pour éviter ce type de rencontre qu'il avait déguerpi comme un lapin. Ce n'était pas pour la réputation de sa cuisine qu'il s'était installé à Linkebeek, un hameau à moins de cinq kilomètres de Bruxelles où on pouvait – du moins le pensait-il quelques minutes plus tôt – tout recommencer à zéro aussi bien qu'en s'expatriant à Asunción ou à Montevideo. Il s'y croyait en sécurité, pas espionné, Linkebeek était un patelin qui comptait plus d'arbres que d'habitants, tout ce que les hommes y avaient construit un peu n'importe comment se camouflait derrière des bois qui murmuraient, craquaient, grinçaient.

Il déplaça furtivement son regard vers les mains de Tineke. Elles étaient posées sur ses genoux, elles étaient curieusement fines et osseuses, extrêmement noueuses. Combien de tables, de chaises, d'armoires étaient-elles, entre-temps, sorties de ces mains? La mère de Joni fabriquait des meubles dans un atelier situé derrière la ferme, à l'époque du moins, des meubles d'intérieur design vendus à prix fort et qui se retrouvaient dans des villas, des bureaux et des maisons de maître dans tous les Pays-Bas. À présent, une de ces mains attrapait constamment un doigt de l'autre main, puis tirait dessus, la rage au cœur, supposait-il.

Ils ne s'étaient jamais bien entendus, cette femme et lui. Le courant ne passait pas. Il se rappela la fois où Joni et lui avaient passé la nuit à la ferme et que, comme souvent, il était resté éveillé pendant des heures, violemment attiré par la cave à vin de Sigérius, qu'il était finalement sorti du lit étroit de la chambre d'amis, qu'il s'était faulfilé dans l'escalier, avait traversé le couloir frisquet, pénétré dans le séjour. Une fois dans la cuisine, il avait pris, en habitué, l'escalier de la cave, sorti des casiers en fer forgé une des

bouteilles que Sigénius avait lui-même bouchées, bien décidé à l'ouvrir sur le plan de travail et à la boire à grandes goulées, si possible jusqu'à la vider, dans l'espoir de se mettre KO. Mais, alors qu'il remontait l'escalier, il avait entendu des pas dans le séjour et il s'était tapi dans l'entrée de la cave. Quelqu'un s'était introduit dans la cuisine, il entendait les placards s'ouvrir et se fermer. Sur la pointe des pieds, il avait lorgné par-dessus le bord et ce qu'il avait vu était choquant et peu agréable, un dos repoussant, une paroi montagneuse comme on en voit dans les documentaires sur l'Afrique du Sud ou les prairies de l'Arizona, mais ce massif-là était de chair. C'était Tineke. Il avait compté six profonds bourrelets entre les aisselles et les fesses sur le bas desquelles pendait une sorte de toile de tente orange qu'avec la meilleure volonté du monde, on aurait eu du mal à identifier comme un slip.

La mère de Joni avait déchiré une boîte en carton et en avait versé le contenu dans son gosier grand ouvert, la moitié était tombée par terre, il pleuvait des granulés de chocolat sur les carreaux. Le carton vidé, elle en avait tapoté le fond pour en extraire les derniers granulés, ensuite elle l'avait aplati puis enfoui tout au fond de la poubelle. Elle s'était laissée tomber sur les genoux dans un grand bruit de chair qui l'avait fait sursauter. Elle s'était mise à ramasser les granulés sur le carreau en les collant avec la salive dont elle humectait le bout de ses doigts et la paume de ses mains. Il en avait oublié de se cacher et, alors qu'elle se léchait les mains, elle avait tourné la tête d'un quart de tour et l'avait vu. "Hello, avait-il dit quand elle fut revenue de sa surprise, j'avais soif." Elle n'avait pas répondu, elle aurait quand même pu dire "J'avais faim" ; au lieu de cela, elle s'était relevée péniblement et, sans dire un mot, elle était sortie en titubant de la cuisine. Il avait attendu dans le couloir que la porte de sa chambre se referme à l'étage, puis il avait regagné son lit.

Et aujourd'hui? Qu'est-ce qu'ils auraient bien pu se dire aujourd'hui? Il se persuada que le compartiment était trop bondé pour une scène violente et il se mit à en imaginer une version plus édulcorée. Comment vas-tu à présent, Aaron? Dieu que cette question le rebutait. Il aurait préféré continuer son voyage sur le toit de l'express plutôt que d'y répondre honnêtement. Il avait passé le week-end chez ses parents à Venlo, ce qu'il faisait une

fois par mois sur avis médical, comme tout ce qu'il faisait d'ailleurs. C'était atroce d'avoir à avouer qu'il était malade, il détestait être sous l'emprise des neuroleptiques et des antidépresseurs. Comment dire à quelqu'un qu'on était un fou patenté? Comment pourrait-il dire à cette femme qu'il était dément. Tineke, je suis un avis médical.

Après la débâcle d'Enschede, il avait, quelque temps, fait des photos pour de très sérieux quotidiens bruxellois, mais après une seconde crise psychotique qui avait failli lui être fatale en 2002, son médecin traitant et lui-même avaient décidé que cela suffisait comme ça. Depuis, il écumait les écoles primaires de Bruxelles, Beersel, Uccle et Waterloo avec une camionnette Volkswagen transformée en studio pour faire des photos de classe et d'identité. Pour chaque photo de groupe, il dessinait sur une table lumineuse une fiche de silhouettes numérotées. Les papas, mamans, papis et mamies pouvaient renouveler leur commande en cochant des tirages de différents formats, avec ou sans cadre et légende, sur un site internet qu'il mettait régulièrement à jour. Le reste du temps, les heures, les jours, les semaines, les mois pendant lesquels les gens de son âge se reproduisent, font carrière et, qui sait, partent, peut-être, à l'assaut du ciel, il musardait plus ou moins, grimpaît, tel un jeune retraité, les degrés de l'escalier moussu de la place du village pendant les heures de bureau, achetait un journal dans un kiosque qui s'appelait *Once Upon A Time*, un nom bien de circonstance, allait chercher ses médicaments à la pharmacie qui faisait face au vieux platane centenaire. Parfois, il mangeait une brochette dans un bistro à l'extrémité de la place pour se traîner ensuite derrière un déambulateur imaginaire, jusqu'à la crête de la colline où il se laissait happer par sa confortable villa libre d'hypothèque.

D'après son médecin traitant, c'était un patient qui reconnaissait et admettait son mal – ce qui signifiait qu'il avalait ses capsules de son plein gré –, et donc, jugé apte à vivre de manière autonome. Mais il ne fallait pas lui en demander davantage. Il était absolument dépourvu d'ambition. Son mot d'ordre désormais était "éviter", éviter les excitations, éviter les tensions, éviter tout ce qui pourrait le pousser à ne plus éviter.